

LE THÈME SOLAIRE DANS RICHARD II

La nature est un livre dont le poète augure interprète les signes.

Dans le livre infini des secrets de nature
Je lis à ma façon.
Antoine et Cléopâtre, I, 2.

Shakespeare, pour composer son livre que Prospéro ira noyer au plus profond des mers, s'applique à déchiffrer tous les signes de l'univers manifesté, d'en étudier les concordances et les antagonismes. Le soleil, premier révélateur de cette manifestation sera interrogé par lui comme luminaire du monde, comme centre gravitationnel de l'univers depuis Copernic, et enfin comme origine de toute vie.

Car si le soleil engendre des larves sur un chien crevé...
Hamlet, II, 2.

La lecture cosmique de Shakespeare lui permet d'éclairer l'humain. S'il y a gravitation céleste entre les astres, il y a gravitation terrestre entre les hommes. Or le soleil, dans son mouvement apparent semble tourner autour de la terre, d'où provient l'erreur d'interprétation des siècles antérieurs. Shakespeare trouvera donc dans la nuit l'image de la gravitation applicable à l'homme.

Mais je suis ferme autant que l'étoile polaire,
Qui, par sa fixité, sa vertu de constance,
Demeure inébranlable au milieu des étoiles.
Les cieux sont constellés d'étincelles sans nombre,
Qui toutes sont de feu, dont chacune est brillante.
Mais un seul astre parmi tous maintient sa place.
Et de même en ce monde : il surabonde d'hommes.
Ces hommes sont de chair, de sang, d'intelligence.
Pourtant, s'ils sont nombreux, je n'en connais qu'un seul,
Qui, sans être altéré, maintient sa position,
Et reste inébranlable - et cet homme, c'est moi.
Jules César, III, 1.

De cette notion d'un centre autour duquel tout gravite résulte une notion d'ordre naturel des choses qu'il importe de respecter sous peine de régression vers le chaos.

Les sphères dans le ciel, ce globe et les planètes
Témoignent par degrés, préséance, secteurs,
Immanence, parcours, rapports, saisons, aspects,
Usages et fonctions, qu'un ordre les régit.
Et c'est ainsi que l'astre éclatant du soleil
Occupe avec son orbe une place éminente
Au milieu de l'espace, et, d'un oeil salubre,
Corrige les effets des planètes néfastes,
Et il commande avec l'autorité d'un roi
Aux bons et aux méchants. Mais, lorsque les planètes
S'égarer en désordre et créent la confusion,
Que de fléaux, de désarrois, que de tumultes,
Que de fureurs en mer, de tremblements de terre,
Que d'ouragans, d'effrois, de mutations, d'horreurs
Ébranlent et balaient, disloquent et fracassent
L'alliance et l'unité paisible des États,
Qui perdent leurs statuts. Quand l'ordre est renversé,
Qui sert d'échelle de valeur aux grands desseins,

Toute entreprise échoue. Comment les sociétés
La hiérarchie scolaire et le compagnonnage,
Le paisible commerce entre rives voisines,
Les droits d'aînesse et ceux que donne la naissance,
Le respect des vieillards, des lauriers, des couronnes,
Pourraient-ils sans cet ordre occuper leur vraie place ?
Que l'ordre soit brisé, la corde détendue,
La discorde s'ensuit. Tout vient à s'affronter
En une lutte ouverte, et les eaux contenues
Soulèvent leur poitrine au-dessus des rivages,
Et changent en brouet notre terre solide.
La violence devient maîtresse de misères.
Alors le fils brutal frappe son père à mort.
La force devient juste, et les droits et les torts,
Régis dans leur conflit sans fin par la justice,
Perdent jusqu'à leur nom, ainsi que la justice
Et le pouvoir alors englobe toute chose,
Le désir le pouvoir, l'appétit le désir,
Et enfin l'appétit, ce loup universel,
Ainsi aidé par le pouvoir et le désir,
Forcera l'univers à devenir sa proie
Pour à la fin se dévorer.

Troilus et Cressida, I, 9.

L'image terrestre d'une société animale comme un reflet du système solaire, les abeilles dans la ruche, est alors proposée par Shakespeare.

Le ciel a partagé
La république humaine en diverses fonctions
Où l'effort imposé n'est jamais en repos,
Et en fixant comme objectif ou comme but
L'obéissance. Ainsi travaillent les abeilles,
Qui enseignent selon la loi de la nature
La pratique de l'ordre au peuple d'un royaume.
La reine est assistée d'officiers de tout rang.
Certains, les magistrats, régissent l'intérieur,
Et d'autres, les marchands, négocient au dehors,
Et d'autres, les soldats, armés d'un aiguillon,
Pillent les jours d'été les bourgeons de velours,
Et portent leur butin en fanfare joyeuse
Sous la tente royale où siège leur monarque.
Et la reine surveille, active souveraine,
Les maçons bourdonnant posant des lambris d'or,
Les humbles citoyens élaborant le miel,
Les misérables portefaix accumulant
Leur écrasant fardeau devant sa porte étroite,
Le juge à l'oeil sévère, au grondement sinistre,
Faisant exécuter par des bourreaux livides
Le frelon paresseux. Et, de là, je déduis
Qu'une foule d'objets qui se rapportent tous
Au même but peuvent agir par voies diverses.
Maintes flèches lancées de différents endroits
Touchent la cible, et maints chemins joignent la ville,
Et de nombreux courants se jettent dans la mer,
Maintes lignes tracées convergent au cadran.
Ainsi peut-on par mille actions que l'on conjugue
Accomplir un dessein, et tout est assumé

Sans contrarier personne.
Henry V, I, 2.

Il y a là un hommage évident à la reine Élisabeth. Mais, plus vastement, le cadran solaire nous rappelle la notion du temps cyclique. Le Roi est mort, vive le Roi! Chaque matin dans le cycle d'une journée, chaque printemps dans le cycle d'une année est caractérisé par l'apparition d'un soleil nouveau. Ainsi le ciel désignera parfois la chute d'un monarque ou la consécration d'un autre.

Aux temps où Rome était glorieuse et triomphante,
Peu avant que tombât le tout puissant César,
On vit des morts dans leur linceul quitter leur tombe,
Gémir et chuchoter dans les rues de la ville,
Ainsi que des rosées de sang, des météores,
Des signes noirs dans le soleil, et l'astre humide
Qui gouverne d'en haut l'empire de Neptune
Mourir dans une éclipse ainsi qu'au dernier jour :
Ces signes précurseurs d'événements funestes
En fourriers qui toujours précèdent les destins,
Dont le prologue est un augure menaçant,
A la fois ciel et terre en portent témoignage
A travers nos climats pour nos compatriotes.
Hamlet, I, 1.

RICHARD

Voyez comme l'aurore ouvre ses portes d'or
Et salue le départ du splendide soleil,
Et lui, comme il ressemble à la jeunesse en fleur,
Au bel adolescent qui piaffe vers l'amour.

ÉDOUARD

Ai-je la vue troublée, ou vois-je trois soleils ?

RICHARD

Trois splendides soleils, chacun parfait en soi.
Que ne sépare aucun nuage passager,
Bien distincts dans le ciel à la clarté d'albâtre.
Tiens! Ils ne font plus qu'un comme s'ils s'embrassaient,
Et semblaient se jurer une alliance inviolable.
Ils ne font plus qu'un globe, une lampe, un soleil.
Le ciel nous avertit de quelque événement.

ÉDOUARD

Voilà qui est étrange et ne s'est jamais vu.
Le ciel, je crois, nous pousse à nous mettre en campagne,
Afin que nous, les fils du fier Plantagenêt,
Déjà brillants chacun de par ses seuls mérites,
Nous confondions pourtant ensemble nos lumières
Pour éclairer le monde ainsi que le soleil.
Et je veux désormais, quel que soit ce présage,
Porter sur mon écu trois soleils éclatants.

RICHARD

Trois lunes feront mieux. Révérence parler,
Vous préférez plutôt les femelles aux mâles.
Henry VI-3, II,1.

Réplique apparemment innocente par sa truculence qui cache une vérité plus trouble. Édouard, futur Édouard IV, premier roi de la branche York, était grand trousseur de jupons. Richard, son frère, est le futur Richard III, qui convoite aussi la couronne.

Cette image indique que l'aîné ne serait que le reflet de ce que Richard rêve d'être un jour. Au thème de la lune, reflet du soleil, se greffe l'image concrète du miroir.

Je vais sur mon budget acheter un miroir,
Entretenir en outre une armée de tailleurs
Pour mettre au goût du jour mon corps qu'ils vont parer.
Éclaire-moi, soleil, à défaut de miroir
Pour que je puisse voir mon ombre quand je passe.
Richard III, I,2.

Le tracé apparent du soleil dans l'espace, cycle du jour, cycle de l'année, sera représenté par le cercle d'or de la couronne, symbole des convoitises du pouvoir.

Ah! viens ici
Que je puisse verser mon courage en tes veines
Et mettre à bas par le pouvoir de mes paroles
Tout ce qui te retient devant ce cercle d'or
Dont le destin et les secours d'en haut ont l'air
De couronner ton front.
Macbeth, I,4.

Qu'il est doux de porter soi-même une couronne,
Dont le cercle contient les joies du paradis,
La grâce et le bonheur dont parlent les poètes.
Henry VI-3, I,2.

Est-ce pour être au centre du mystère de la gravitation, pour échapper à cette ronde ininterrompue et toucher en quelque sorte à un point stable dans l'éternité que le héros shakespearien, outre le goût du pouvoir, désire la couronne ? Quoi qu'il en soit, à ce symbole est greffée la notion de légitimité et d'usurpation.

Puisque la terre donc ne m'offre d'autres joies
Que de faire fléchir, réduire et dominer
Ceux dont la séduction l'emporte sur la mienne,
Je veux pour Paradis songer à la couronne.
Tant que je vis pour moi le monde est un enfer
Jusqu'au jour où ma tête et mon corps contrefait
Seront transfigurés par l'or d'une couronne.
Mais je ne sais comment atteindre la couronne :
Ils sont nombreux à vivre entre ce but et moi.
Et moi, comme égaré dans un bois plein de ronces,
Qui arrache la ronce et m'écorche à la ronce,
Me frayant une route et perdant cette route,
Ne sachant pas comment trouver l'air respirable,
Mais désespérément luttant pour le trouver,
Je me tourmente pour saisir cette couronne.
De ce tourment pourtant je saurai m'affranchir,
Sinon me dégager la route à coups de hache.
Henry VI-3, III, 2.

La possession de la couronne solaire ne peut se faire que par le sang : celui, pacifique, de la lignée des rois légitimes, celui, répandu de la guerre civile déclarée par les usurpateurs. De là naît cette notion des rois du jour et de la nuit.

Shakespeare a composé huit pièces historiques dont l'ensemble forme deux tétralogies : Richard II, Henry IV (I 2), Henry V, Henry VI (I 2 3) et Richard III. Richard II est historiquement, sinon dans l'ordre de composition, la première pierre de cet

édifice. Richard II est le seul héritier légitime de la lignée royale des Plantagenêts. Il est le petit-fils d'Édouard III, ce roi qui eut sept fils.

Édouard avait sept fils, et tu es l'un d'entre eux.
Sept coupes contenant le même sang royal,
Sept branches jaillissant du même tronc sacré
La nature a déjà mis à sec plusieurs coupes,
Le destin a tranché plusieurs branches déjà.
Mais Thomas, mon époux, mon âme, cher Gloster,
Ce calice rempli du sang sacré d'Édouard,
Est à présent brisé, vidé de sa substance.
Ce rameau déployé sur la souche royale
Est arraché, et son feuillage y est flétri,
Par la main de la haine et la hache du meurtre.

Richard II, I, 2.

Pourquoi Shakespeare éprouve-t-il le besoin de nous rappeler l'existence de ces sept fils, dont deux sont morts en bas âge et n'ont guère laissé de trace dans l'histoire sinon pour évoquer le cycle temporel des sept jours de la semaine liés aux deux luminaires célestes, le soleil et la lune, et aux cinq planètes connues depuis l'Antiquité, mars, mercure, jupiter, vénus et saturne ?

Au début de la pièce, Thomas de Woodstock, duc de Gloster, vient d'être assassiné. Jean de Gand, duc de Lancastre, père de Bolingbroke, ne va pas tarder à le suivre dans la tombe. Des sept fils d'Édouard III ne subsistera qu'Edmond de Langley, duc d'York, haute figure cornélienne qui tient de Diègue et du vieil Horace, c'est le dernier pilier du royaume d'hier. Les rois, par leur fonction, signent un moment d'histoire. Ils personnifient donc en quelque sorte un fragment du temps, et l'intrigue de toutes les pièces historiques de Shakespeare reposent sur trois personnages majeurs : le roi passé, le roi présent et le roi futur. Ici, Édouard III, Richard II et Henry IV, premier roi de la branche Lancastre. Richard II mettra en scène la chute d'un roi et l'ascension d'un autre sous le signe de la nuit qui succède au jour.

Mais le roi régnant, quoique légitime, n'est pas exempt de reproches. Ses trois fautes majeures sont la vanité, l'abandon terrestre du royaume qu'il afferme, et la confiscation des biens de Bolingbroke. Les trois fautes majeures d'Henry Bolingbroke sont la provocation en duel qui motive son exil, son retour illégal qui entraîne avec lui la guerre civile et l'usurpation de la couronne royale. Mais le roi régnant et le roi futur se rendent coupables de deux crimes, et la pièce de Shakespeare s'établit entre les conséquences du meurtre de Gloster par Richard II et la nécessité pour Henry IV de mettre à mort Richard II. Nous retrouverons ici un thème qui a hanté l'imagination des dramaturges élisabéthains : le sang versé et la vengeance qu'il suscite.

Ah! Jean, ce sang était le tien! Le lit, le sein,
La substance, la chair de qui tu tiens ta forme
Ont fait de lui un homme. Et tu vis, tu respirez,
Mais tu es mort en lui. Sache que tu consens
Pour une large part à la mort de ton père,
Lorsque tu vois mourir ton frère infortuné
Qui de ton père était la plus fidèle image.

Richard II, I, 2.

Il a noyé cette âme en un torrent de sang.
Comme celui d'Abel, j'entends crier ce sang,
Qui, dans les antres souterrains où nul ne parle,
Me pousse à me venger, à lui faire justice.

Richard II, I, 1.

Je vois ce sang, comme le sang du pélican,
Que tu as fait couler comme pour une orgie.
Richard II, II, 1.

Il est venu ouvrir
Le rouge testament d'une guerre sanglante.
Mais, avant qu'il ait pu me ravir la couronne,
Les mères couronnées par le sang de leurs fils
Empourpreront l'éclat du front de l'Angleterre,
Changeront la fraîcheur de la paix virginale
En une fureur noire, et l'on verra couler
Sur l'herbe des prairies le sang pur des Anglais.
Richard II, III, 3.

Et Shakespeare hausse sa méditation jusqu'à cette dualité fatale sur le plan des hommes entre la race d'Abel et la race de Caïn, fondateur de la civilisation, thème repris plus tard par Baudelaire, la race des victimes et la race des traîtres, avec le Christ et Judas pour emblèmes que nous retrouverons dans *Richard II*.

Va retrouver Caïn, errant dans les ténèbres,
Et que jamais le jour n'éclaire ton visage.
Richard II, V, 6.

Pour revenir au thème solaire, l'astre du jour rayonne sur la terre comme le roi sur son pays. Les images du coeur d'où partent les artères et où se greffent les veines, et de la tête dont le corps est le royaume entier apparaissent pour confirmer cette thématique.

Pourquoi tes pieds bannis et proscrits du royaume
Ont-ils osé fouler la terre d'Angleterre ?
Pourquoi, Pourquoi ont-ils osé s'aventurer,
Parcourir tant de lieues sur son sol pacifique,
Répandant la terreur au milieu des villages
En déployant ici cet appareil de guerre ?
C'est parce que le roi légitime est absent ?
Mais, jeune fou, le roi demeure en son royaume,
Et, dans mon coeur loyal, réside sa puissance.
Richard II, II, 1.

SALISBURY

Toute l'armée galloise au seul bruit de ta mort
A fui et déserté pour suivre Bolingbroke.

AUMERLE

Courage, monseigneur! Pourquoi pâlissez-vous .

RICHARD

Il y a un instant, le sang de vingt mille hommes
Donnait couleur à mon visage, et ils ont fui.
Avant que tant de sang ne soit renouvelé,
N'ai-je pas lieu de rester pâle et comme mort .
Richard II, III,2.

Il ne peut pas ainsi que les gens du commun
Se hasarder, car de son choix peuvent dépendre
La protection et la santé de tout un peuple.
Et c'est pourquoi le choix qu'il fait doit être inscrit
Dans le suffrage et l'agrément de tout ce corps,

Dont il est, lui, la tête.
Hamlet, I, 3.

En suivant pas à pas le déroulement de la pièce on observera, d'une part, qu'un ordre relatif s'établit par la présence du roi légitime, emblème du soleil, dont la disparition plonge le royaume dans l'obscurité et le chaos, et, d'autre part, l'horreur du sang versé.

Calmez-vous, messeigneurs, si prompts à la colère.
Que, sans verser de sang, votre fureur s'apaise
Sans être médecin nous vous le prescrivons :
La trop forte rancoeur fait trop couler de sang.
Oubliez, pardonnez, concluez un accord.
Ce n'est pas en hiver que l'on se fait saigner.

...
Je me vois accusé, insulté, bafoué,
Percé au coeur par une infâme calomnie.
Rien ne peut le guérir que le sang de ce coeur
Qui m'a empoisonné.
Richard II, I, 1.

Mon cousin de Herford, si ta querelle est juste,
Triomphe en ce combat sous le regard du roi.
Nous avons même sang. Mais, si tu le répands,
Nous pourrons te pleurer mais non venger ta mort.

...
Attendu qu'on ne peut souiller ici la terre
Du sang de ses enfants qui lui doivent la vie,
Nous décidons de vous bannir de nos États.
Richard II, I, 3.

L'exil de Bolingbroke prononcé par son roi est synonyme de ténèbres. Bolingbroke ne s'y trompe pas, même s'il nargue un instant son souverain, et symboliquement il annonce, comme Richard de Gloster, qu'il sera le roi futur.

J'obéirai, seigneur. Ce qui me reconforte,
C'est qu'un même soleil brillera pour nous deux,
Et que ses rayons d'or, qu'il vous accorde ici,
Rendront pour moi ailleurs mon exil éclatant.

...
Ainsi, fermant les yeux au jour de ma patrie,
Je vivrai dans la nuit d'éternelles ténèbres.
Richard II, I, 3.

Lorsque Richard part pour la guerre d'Irlande, le royaume est plongé dans la nuit, comme lorsque le soleil est aux antipodes. On le croit mort.

Le roi est mort, dit-on. Nous refusons d'attendre.
Les feuilles de laurier flétrissent sur les branches.
Les étoiles du ciel s'effraient des météores.
La lune offre à la terre un visage sanglant.
Des changements sont annoncés par les prophètes.
Les riches sont chagrins et les ruffians exultent,
Les uns dans la terreur de perdre ce qu'ils ont,
Les autres dans l'espoir qu'ils mettent dans la guerre.
Quand un roi disparaît, ces signes nous l'annoncent.
Richard II, II, 4.

Bolingbroke tire alors profit de cette absence pour revenir d'exil, reconquérir son titre, et provoquer son roi. La guerre civile éclate. Mais Richard II revient régénéré comme le soleil levant.

Cousin décourageant! N'as-tu pas constaté
Que, lorsque l'oeil ardent du ciel a disparu
Derrière l'horizon pour le monde inférieur,
Les brigands, les larrons sèment partout dans l'ombre
Avec effronterie le meurtre et la rapine,
Mais que, lorsqu'il surgit de dessous notre globe,
Qu'il enflamme les pins dressés à l'orient,
Et darde ses rayons dans les antres suspects,
Le meurtre, la trahison et le vice coupable,
Qu'on dépouille soudain de leur manteau nocturne,
Sont nus et démunis et tremblent de se voir ?
Ainsi, quand ce félon, ce traître Bolingbroke,
Qui, servi par la nuit, menait sa sarabande,
Tandis que nous errions nous-même aux antipodes,
Nous verra reparaitre à l'est, sur notre trône,
Ses trahisons vont empourprer tout son visage,
Il ne pourra plus soutenir l'éclat du jour,
Effrayé de lui-même et tremblant de ses crimes.
Toute l'eau de la mer soulevée par l'orage
Ne saurait effacer l'onction sacrée d'un roi.
Le souffle des mortels ne peut destituer
Celui que le Seigneur a délégué sur terre.
Et, chaque fois que Bolingbroke enrôle un homme
Pour qu'il lève l'épée contre notre couronne,
Le Seigneur dans le ciel recrute pour Richard
Un ange rayonnant. Si les anges combattent,
Les mortels sont vaincus car Dieu défend le droit.

Richard II, III, 2.

Cette identification du roi au soleil est perçue par Bolingbroke lorsque Richard II apparaît en haut des remparts du château de Flint.

Voyez, le roi Richard apparaît en personne.
On dirait le soleil qui rougit de colère,
Quand, du portail ardent du ciel oriental,
Il aperçoit de loin des nuages tout prêts
A obscurcir sa gloire et à ternir la voile
Incandescente qui le mène à l'occident.

Richard II, III, 3.

Et l'affrontement terrestre correspond à un affrontement cosmique ainsi qu'Altdorfer l'a figuré dans sa *Bataille d'Alexandre*.

Le roi Richard et moi allons nous affronter
Comme des éléments d'une façon terrible,
Comme le feu et l'eau quand la foudre les heurte
Et déchire la face enténébrée du ciel.
Si Richard est de feu, je serai d'eau flexible.

Richard II, III, 3.

Pareil à un orage imprévisible aux hommes,
Qui inonde les bords des fleuves de métal,
Faisant de l'univers une vallée de larmes,

Ainsi, rompant ses liens, déborde la fureur
De Bolingbroke, et votre terre est inondée
D'armes d'acier et de guerriers au coeur d'acier.
Richard II, III, 2.

Et Richard lui-même a pressenti que, le zénith atteint, la chute est devenue pour lui inévitable.

Nous sommes au sommet.
Que là soit notre esprit...
Le roi dans le malheur obéira en roi.
Dispersez les soldats qui me restent, qu'ils aillent
Creuser le sol où gît l'espoir d'une moisson,
Que je n'ai plus. Qu'ils partent à l'instant
Où la nuit de Richard cède au jour de Lancastre.
Richard II, III, 2.

La scène du château de Flint est capitale sur la plan symbolique. Elle annonce le second mouvement de la tragédie où seront représentées la chute de Richard et l'ascension de Bolingbroke.

NORTHUMBERLAND

Seigneur, il vous attend dans la salle d'en-bas
Pour parler avec vous. Vous plaît-il de descendre .

RICHARD

En bas, en bas, j'irai pareil à Phaéton
Qui ne sut pas dompter ses chevaux débridés.
Dans la salle d'en-bas ! Là où les rois s'abaissent
A l'appel des félons jusqu'à leur rendre grâce!
Dans la salle d'en-bas ! En bas ! A bas le roi,
Car la chouette ulule en guise d'alouette !
Richard II, III, 2.

Idée fatale, liée au cycle cosmique, que l'on retrouve dans l'oeuvre de Shakespeare ainsi que chez Corneille.

Ah! Richard, c'est d'une âme et d'un oeil affligé
Que je vois ta splendeur, pareille au météore,
Se détacher du ciel pour tomber sur la terre.
Ton soleil, tout en pleurs, se couche à l'occident,
Annonçant le malheur, le désordre et l'orage.
Richard II, II, 4.

J'ai culminé au plus haut point de ma puissance,
Et, de ce plein zénith où s'inscrivait ma gloire,
Je cours vers mon déclin. Et je m'en vais tomber
Pareil au météore issu du crépuscule,
Que nul ne reverra jamais.
Henry VIII, III, 2.

Et, monté sur le faite, il aspire à descendre.
Corneille, Cinna, II, 1.

Le mouvement descendant de Richard auquel correspond le mouvement ascendant de Bolingbroke évoque l'idée d'une balance sidérale, temporelle, bien plus que celle d'une justice problématique.

Le roi Richard est à présent entre les mains
De Bolingbroke. Et l'on balance leurs destins.
Sur le plateau du roi, votre seigneur est seul
Avec ses vanités qui n'ont guère de poids.
Mais, sur l'autre plateau, celui de Bolingbroke,
On voit à ses côtés tous les pairs du royaume,
Si bien que sous leurs poids le roi Richard bascule.

Richard II, III, 4.

Car il s'agit bien là d'une fatalité temporelle analogue à celle dont il est question dans le Roi Lear.

Un jeune a son aurore au couchant d'un vieillard.

Le roi Lear, III, 3.

Je suis trop jeune, Henry, pour être votre père,
Vous êtes assez vieux pour hériter de moi.

Richard II, III, 3.

Dans la scène d'abdication, Richard se dépouille de ses ornements royaux comme un arbre perd ses feuilles, et le roi dépossédé n'est plus qu'un roi de neige, dont l'effigie va disparaître lorsqu'un nouveau soleil se lève.

Celui qui au printemps a admis le désordre
Est lui-même arrivé à la chute des feuilles.

Richard II, III, 4.

Hélas! Pénible jour,
Où, ayant épuisé le cours de tant d'hivers,
Je ne sais maintenant de quel nom m'appeler!
Ah! Que ne suis-je un roi dérisoire de neige
Exposé aux rayons du soleil Bolingbroke
Pour disparaître alors en mille gouttes d'eau!

Richard II, IV, 1.

L'image du miroir apparaît alors comme le reflet glacé du soleil auquel il s'identifiait.

Donnez-moi ce miroir. C'est là que je veux lire.
Est-ce là ce visage
Qui pareil au soleil faisait cligner les yeux .
Visage qui fit face à toutes les folies,
Et qui enfin fut effacé par Bolingbroke ?
Il brille en ce visage une gloire fragile,
Aussi fragile que la gloire est ce visage,
Car le voilà brisé en un millier d'éclats.

Richard II, IV, 1.

De cette gloire mourante, il est parlé ailleurs dans une image empruntée à l'eau.

La gloire est comme un cercle apparaissant sur l'eau,
Qui ne cesse jamais de s'élargir soi-même,
Jusqu'à n'être plus rien à force de s'accroître.

Henry VI-1, I, 2.

La mort du soleil au solstice de décembre, au nord où Apollon se réfugiait dans un char tiré par des cygnes, est évoquée par Richard dans son adieu à la reine.

Pense que je suis mort, que tu entends de moi
Comme à mon lit de mort, mon adieu à la vie.
Et, le soir en hiver, assieds-toi près de l'âtre
Avec de vieilles gens pour te laisser conter
Les contes malheureux d'un passé révolu,
...
Sépare-nous, Northumberland, moi, vers le nord,
J'irai glacer mon âme et mourir de langueur,
Ma femme vers la France, où elle a tout quitté
Pour me rejoindre ici comme un jour de printemps
Et repartir ainsi qu'un triste soir d'automne.
Richard II, V, 1.

L'avènement d'un nouveau roi est associé à l'idée de printemps.

Bonjour à toi, mon fils. Quels sont les perce-neige
Qui orneront les prés de ce nouveau printemps ?
...
Acceptez la venue de ce nouveau printemps
De peur d'être fauché avant le temps voulu.
Richard II, V, 1.

Mais déjà, tandis que Henry IV Bolingbroke jouit de son zénith, son fils, le futur Henry V, pactise avec l'ombre, attendant son aurore.

Quelqu'un me dira-t-il où se trouve mon fils ?
Voilà trois mois déjà que j'ai perdu sa trace.
Si un malheur est sur ma tête, il vient de lui.
Dieu veuille, messeigneurs, qu'on le puisse trouver.
Qu'on le cherche partout dans les tripots de Londres.
On me dit que c'est là qu'il passe tout son temps
Frayant avec des gens douteux et dépravés
Qui n'ont pas leurs pareils pour s'embusquer la nuit,
Détrousser les passants et rosser la police.
Richard II, V, 3.

Les trois mois précisés par Shakespeare indiquent bien d'ailleurs la durée d'une saison de l'équinoxe de mars au solstice de juin. Et Henry IV devra lui-même épouser la nuit, tandis que son fils se prépare à lui ravir son trône.

C'est par milliers que mes sujets les plus obscurs
Jouissent du sommeil. Ô sommeil, doux sommeil
Qui berce la nature, as-tu peur devant moi
Que tu ne veuilles plus peser sur mes paupières,
Ni rassasier mes sens par un oubli profond ?
...
Dieu stupide, pourquoi dors-tu près du manant
Sur un grabat infect, laissant le lit royal
Au poste du guetteur, à la cloche d'alarme ?
...
Peux-tu, sommeil injuste, accorder ton repos
Au mousse tout mouillé en un moment si rude,
Et, dans la nuit la plus paisible et la plus calme,
Malgré tous les moyens employés pour te plaire,
La refuser au roi ? Vous, les humbles, dormez!
On dort malaisément sous la couronne d'or.
Henry IV-2, III, 1.

Pour revenir à Richard II, dans l'obscurité de sa prison, il subit le supplice du temps, comme un héros de l'Antiquité grecque aux enfers.

J'ai gaspillé le temps, et le temps me détruit.
Il m'oblige à présent à être son horloge,
Et mes pensers sont des minutes, mes soupirs
Scandent tous les quarts d'heure au cadran de mes yeux,
Où je porte l'index, comme une aiguille horaire,
Et, quatre fois par heure, il y sèche des larmes.
Le carillon qui sonne et fait connaître l'heure
Est en moi les sanglots qui frappent sur mon coeur,
Et le font résonner. Soupirs, larmes, sanglots,
Sont les signes du temps que je passe, et ce temps
Se hâte pour la joie dont jouit Bolingbroke,
Tandis que je suis là déraisonnant sur l'heure.
Richard II, V, 5.

Le soleil qui trace apparemment un cercle de feu dans l'espace engendre le temps. Et les rois qui personnifient un moment de ce temps par l'histoire en subissent le supplice, comme on le voit encore dans le Roi Lear.

Et moi, je suis lié
À une roue de feu, où mes larmes me brûlent
Comme du plomb fondu.
Le roi Lear, IV, 7.

C'est peut-être à cette fatalité que Shakespeare fait ailleurs allusion de façon voilée.

Il existe un secret dont l'histoire connue
N'ose jamais parler, dans l'âme d'un État,
Qui opère pourtant de façon si divine
Qu'on ne peut l'exprimer par la voix ou la plume.
Troïlus et Cressida, III, 3.

Voilà pourquoi l'image prévaudra pour exprimer ce mystère. Le temps, broyeur des rois qui s'inscrivent dans sa course par l'histoire, retentit chez eux plus que chez le commun des mortels comme une absurdité.

Demain, et puis demain, et encore demain
Se glisse à petit pas, suivant le fil des jours
Jusqu'à l'ultime lettre inscrite sur le temps,
Et tous nos jours passés éclairent pour les fous
Le chemin de la mort.
La vie n'est qu'un fantôme en marche, un pauvre acteur
Qui fait la roue, s'agite une heure sur la scène,
Et que personne n'entend plus, c'est un récit
Conté par un idiot, plein de bruit, de fureur,
Qui ne signifie rien.
Macbeth, V, 5.

Tout est chaos.
Le roi Lear, IV, 2.

Tout est néant.
Antoine et Cléopâtre, IV, 15.

Le cercle d'or de la couronne, symbolisant le tracé ardent du soleil dans l'espace, qu'un roi croit posséder, n'est qu'un cercle de mort.

Au nom du ciel, asseyons-nous ici à terre
Pour tristement nous raconter la fin des rois :
Certains destitués, d'autres morts au combat,
D'autres hantés par ceux qu'ils ont destitués,
D'autres empoisonnés ou tués par leur femme,
Et tous assassinés, car la couronne creuse
Qui entoure le front périssable d'un roi
Contient la mort avec sa cour, et elle y règne,
Se gaussant du pouvoir, raillant le décorum,
Accordant une voix, l'espace d'une scène
A celui qui est roi, dont les yeux terrorisent,
Qui éprouve par elle égoïsme et orgueil,
Comme si cette chair, rempart de notre vie,
Était d'acier impénétrable, avec ce leurre,
Elle approche à la fin la pointe d'une épingle,
Trouant le mur de son château, et plus de roi!

Richard II, III, 2.

La roue cosmique - roue du temps, roue de la fortune, qui dynamisent en quelque sorte notre nécessité vitale - nous ramène sans cesse à la terre, support du phénomène.

De terre vint, en terre tourne.
Villon, Le testament, 86.

Mon corps s'en va descendre où tout se désassemble.
Ronsard, Je n'ai plus que les os...

Tout va sous terre, et rentre dans le jeu.
Valéry, Le cimetière marin.

Et la terre, un point nul.
Antoine et Cléopâtre, V, 2.

Or, de la tragique conscience de ce point zéro situé entre les deux infinis pascaliens, Shakespeare trouvera l'issue fertile par la création collective du théâtre.

Mais pardonnez, vous tous,
À l'homme simple et sans génie, qui a osé
Représenter ici sur cette indigne scène
Tant de grandeurs!

...

Pardonnez-nous, puisque le cercle est un zéro,
Et que plusieurs zéros composent un million,
Et permettez que nous, zéros d'un si grand compte,
Pour l'imagination nous vous mettions à l'oeuvre.

...

Car c'est votre pensée qui couronne nos rois,
Les fait changer de place, anticipe le temps,
Transforme la durée de mainte et mainte années
En une heure d'horloge.

Henry V, Prologue.

Nous retrouvons ici sous la plume de Shakespeare, cette trinité du je, sur quoi repose le mystère dramatique : le je auteur, le je acteur, et le je spectateur. Et je ne puis m'empêcher de méditer sur l'acteur William Shakespeare, qui a dû abdiquer devant l'acteur Richard Burbage, pour revêtir, comme Protée, mille apparences, que l'exercice du seul métier d'acteur ne lui aurait pas permis de représenter.

Ainsi qu'on voit les yeux du public au théâtre,
Dès qu'un acteur en vogue abandonne la scène,
Se tourner sans plaisir vers l'autre acteur qui entre,
Et suivre ce qu'il fait avec indifférence,
Ainsi les yeux du peuple avec plus de mépris
Considéraient Richard, sans dire : « Dieu te garde! »
Aucune voix ne souhaitait sa bienvenue.
Richard II, V, 2.

Sur ce point le monologue de Richard II dans son cachot - de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers - éclaire singulièrement pour nous la pensée du dramaturge exclu de la scène en tant qu'acteur.

Cette cervelle mienne épouse mon esprit.
Mon esprit est le père, et il fait naître d'elle
Des pensers par milliers, qui en engendrent d'autres.
Et ces mêmes pensers peuplent ce petit monde
De caprices pareils aux peuples de ce monde,
Où nul n'est satisfait...
Quelquefois je suis roi,
Mais, voyant des complots, je préfère être gueux,
Et je deviens mendiant. Mais, devant la misère,
Je regrette le temps meilleur où j'étais roi.
Et je redeviens roi...
Qui que je sois pourtant,
Ni moi, ni aucun homme, autant qu'on puisse l'être,
Ne sommes satisfaits de rien, jusqu'à vouloir
N'être plus rien.
Richard II, V, 5.

Et Shakespeare annonce encore Pascal à propos du rêve.

Et nous sommes tissés
Sur la trame du songe, et notre courte vie
S'inscrit dans un sommeil.
La tempête, IV, 1.

Comme on rêve souvent qu'on rêve, entassant un songe sur l'autre, ne peut-il pas se faire que cette moitié de la vie où nous pensons veiller ne soit elle-même qu'un songe sur lequel les autres sont entés dont nous nous éveillons à la mort pendant laquelle nous avons aussi peu les principes du vrai et du bien que pendant le sommeil naturel. Tout cet écoulement du temps, de la vie, et ces divers corps que vous sentons, ces différentes pensées qui nous y agitent n'étant peut-être que des illusions, pareilles à l'écoulement du temps et aux vains fantômes de nos songes.

Pascal, Pensées, L.131, B.434.

Shakespeare a donc choisi, de l'abdication de Richard II à l'abdication de Prospéro, le royaume des apparences qui échappe à la dégradation cyclique qui le hantait, et son oeuvre est un défi au néant qu'il assume et au temps qu'il manie pour le divertissement et la méditation du nombre.

Texte d'une conférence prononcée à l'université de Nantes en 1983,
et publié dans la revue Repérages 5.
Michel Bernardy